



Clichés de l'Altiplano XXXIX

Mars 2010

Lundi 1^{er} mars 2010 : Tôt ce matin, je pars avec don Jesús pour Tuntunani où une session de préparation au mariage et au baptême est prévue depuis octobre dernier. Plusieurs couples de Cota Punujri ont promis de s'y joindre. Mais, une fois sur place, le catéchiste, revenu de voyage la veille, ne descend qu'après un long moment, et sans aucune liste. Après deux bonnes heures d'attente, au cours desquelles personne n'est venu de Punujri, Jesús et moi nous rendons compte que, **sur les trois à quatre couples candidats à la préparation au mariage, deux sont bien avinés**, à cause d'un match de foot qui opposait hier après-midi Tuntunani à une communauté voisine. C'en est trop ; nous décidons de nous en aller. Toutefois, au moment de démarrer, **deux couples, justement les plus avinés, se couchent sur le chemin** et se montrent bien décidés à bloquer le passage, qui ne veulent rien entendre ni de mes arguments ni de ceux de Jesús. Il n'est évidemment pas question d'employer la force, surtout avec des gens ivres. Mais, après une nouvelle attente sous le soleil, notre bouclier humain se replie de lui-même, mû par une grande déception.

Sur le chemin du retour, un peu avant Poque, il nous faut une fois de plus sortir pelle et pioche car un éboulement obstrue un chemin déjà étroit. Éboulement qui a forcément eu lieu depuis notre passage matinal. Mais, à part quelques monolithes d'une roche rouge et ocre hautement friable, ce sont surtout des pierres de taille

moyenne qui sont tombées ou menacent encore de tomber, si bien qu'il faut y aller à la main. Après les premiers efforts dans la boue, trois jeunes collégiens de retour d'Huyu Huyu nous prêtent main forte, si bien que nous pouvons bientôt repartir.

Mardi 2 mars 2010 : Aujourd'hui, visites à Huayanca et à Liani. **À pied, puisque le réservoir de la Ringa est pratiquement vide** et qu'une grève des transports, sans doute accompagnée des barrages habituels, est prévue à partir de demain, ce qui ne manquera pas d'empêcher l'approvisionnement, déjà difficile ces derniers temps. Toutes ces bonnes raisons ne suffisent guère à me tranquilliser car voilà bien des kilomètres en perspective, dont un grand nombre de montées. Et l'humidité et le brouillard de saison n'arrangent rien. Donc, après que j'aie soulagé mon sac d'une lourde Bible en aymara, car les catéchistes de Huayanca et de Liani en sont désormais pourvus, et d'un petit sacramentaire en espagnol dont j'espère ne pas avoir besoin, Jesús et moi prenons à 7h30 le chemin de Huayanca.

À hauteur de Huyu Huyu, le brouillard s'intensifie. Mais ce n'est rien en comparaison de ce qui nous attend... La descente de la colline qui mène à Huayanca n'offrant plus que des sentiers boueux, je me retrouve **les quatre fers en l'air** en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Aucune importance car mon pantalon n'est plus à ça prêt ! Mais reste encore à passer par le petit chemin empierré qui mène à la chapelle en contournant le village. Et ce n'est pas une mince affaire car, entre les pierres glissantes et la boue, il y a de quoi faire marche arrière.

L'espace d'un instant, je relâche mon attention en riant de ma chute, et patatras, cette fois, j'ai vraiment l'air de m'être roulé sauvagement dans la boue !

Une fois arrivé sur la placette de verdure, nous trouvons les portes de la chapelle fermées. Mais quelques personnes apparaissent bientôt, dont le vieux Susano qui nous explique que Fernando – qui se forme pour le remplacer comme catéchiste –, est parti à El Alto sans rien dire à personne. Nous célébrerons donc la messe dans le siège social ; une fois n'est pas coutume ! Là, s'apercevant que mon pantalon n'est plus qu'un conglomérat de boue, doña Sofia se moque gentiment de moi en me disant que j'ai voulu acheter le terrain où je suis tombé. Je lui réponds qu'il n'en est rien ; **la Pachamama voulait m'embrasser !**

Peu à peu, un petit groupe d'habitants se réunit, bientôt renforcé par les élèves et le maître de la petite école. Avec Jesús, nous accompagnons les chants, qui à la mandoline, qui au bombo.



Après avoir partagé le traditionnel *apthapi*, Jesús et moi reprenons, cette fois dans le sens de la montée, le chemin de la colline. Une fois en haut, nous empruntons un raccourci vers le nord-ouest. Après une sévère grimpe, qui ne me donne plus les palpitations d'il y a trois ans, nous faisons **une pause au col de K'iñiri** (3.800m environ) puis repartons en direction de Poque. Après mes deux chutes matinales, j'appréhende un peu le petit chemin empierré qui descend de la place de Poque jusqu'au chemin d'Acopata à Liani.

Tout se passerait relativement bien si la pluie ne s'en mêlait pas. Le manche du parapluie qui me sert de bâton de marche étant cassé, je l'ai provisoirement remplacé par un bout de bois. Réparé de la sorte, le vestige de parapluie se referme sur mon

crâne toutes les trente secondes. Heureusement, la pluie ne dure pas. Toutefois, nous entendons le tonnerre, d'abord du côté de Mocomoco puis du côté de Cariquina Grande. Motivés par la réjouissante perspective d'un orage, nous pressons le pas, tout en évitant une glissade fatale dans le précipice. Nos genoux tremblent déjà et nos corps semblent s'alourdir à chaque pas lorsque, **par-delà le brouillard, nous apercevons enfin le petit village, blotti au plus profond de la vallée endormie.**



Malgré tout, nous arrivons à l'heure prévue. Le nouveau catéchiste nous accueille dans le patio de la petite école. Ici comme en d'autres communautés rurales, la rentrée scolaire n'a véritablement eu lieu qu'hier matin, si bien que le patio est encore parsemé d'herbe verte. Jesús et moi en profitons pour faire un petit somme, en attendant que la communauté se réunisse. Le maître ayant dû monter à Acopata, avec les clés de la petite école, et le temps étant plutôt clément, ici-bas, nous décidons de célébrer la messe dans le patio ; ici, au moins, chacun pourra s'asseoir. **La plupart des baptisés de la fin de l'année dernière sont présents.** Je ne dis pas qu'ils se rappellent de toutes les prières et réponses de la messe mais ils sont présents et tâchent de chanter en aymara. À la fin de la messe, sachant que le père Aníbal me prêtera main forte pour la semaine sainte, je m'engage à revenir, ici aussi, dans un mois jour pour jour : le vendredi saint. Le chemin de croix sera donc double !



Après quoi, on nous sert une bonne assiette de riz et de pommes de terre, sommée d'un œuf au plat, comme à Huayanca. La vente de quelques photos me permet de troquer la mitraille qui encombre ma poche contre deux billets de dix boliviens ; ce sera toujours ça de moins à porter ! À ce moment précis, Justo offre à Jesús un sac de pêches, de sa production. Déjà chargé de sa mandoline, des feuilles de chant paroissiales et de mon aube, le pauvre Jesús n'en espérait pas tant. Mais l'appel du ventre l'emporte sur les cris du dos...

Pour alléger ce surpoids imprévu, nous marquons une première pause, bien au-dessus de Liani. J'ai l'impression de n'être plus qu'une larve qui se traîne. Les pêches de Justo ne sont pas très mûres mais du moins leur jus contribue-t-il à étancher notre soif. La montée vers Poque nous fait véritablement passer d'un climat à un autre, comme si nous délaissions en deux heures la chaleur de Mexico pour les brouillards de Londres... Au cours d'une nouvelle pause, un peu plus haut, **je bois avidement l'eau bouillie de l'une de mes deux burettes**. Mais la soif continue de se creuser en moi, un peu plus à chaque pas. Aussi, même si un nouvel arrêt nous retardera encore, je convaincs Jesús de s'arrêter un moment chez les catéchistes de Poque, pour boire quelque chose. Là, pendant que la nuit tombe et qu'un cochon grogne, nous échangeons des nouvelles, avant de savourer la tasse d'infusion de *cedrón* brûlante qui nous est servie.

Comme nous n'avions pas prévu de revenir de nuit et que les piles de la lampe-torche de Fabían et d'Emeteria sont au bout du rouleau, nous nous résignons à repartir dans l'obscurité. Si j'étais Aymara, je serais sans doute tenté de prier Phajjsimama, la divinité de la lune, de refléter un peu plus fort, ce soir, les rayons du soleil. Mais la nuit s'obscurcit à mesure que nous pénétrons le brouillard. Les nombreuses formes claires qui se dessinent au sol suggèrent la présence d'autant de flaques et les formes obscures des bas-côtés, celle des éboulements à gauche et des buissons qui nous séparent du vide, à droite. Heureusement, ces derniers tranchent suffisamment sur la masse blanche de l'épais brouillard qui indique le précipice. À trois endroits différents, des lucioles voudraient nous orienter mais la lumière qu'elles émanent reste d'une aide tout symbolique. Bien avant le col de K'iñiri,

l'obscurité s'intensifie au point que, sans nous en rendre compte, nous traversons les ruisseaux et buttons sur les pierres du chemin. Mais, avant Huyu Huyu, la visibilité s'améliore. Ce qui, en revanche, décline notablement, ce sont nos forces. Et dire qu'il nous faudra encore passer par deux bonnes montées ! Mais, après plus de quatre heures de marche, nous arrivons enfin à Italaque, lessivés. C'est en titubant que je me traîne d'abord jusqu'au frigidaire pour avaler un verre d'eau puis jusqu'à la douche pour éteindre le feu qui brûle chaque centimètre de la plante de mes pieds, que je découvre bientôt noirs comme de l'encre. Mes chaussettes ayant atterri à la poubelle, le reste de mes habits au linge sale et ce qui me sert de corps au lit, je me promets de ne pas répéter l'expérience d'un aller et retour à pied à Liani dans la même journée.

Vendredi 5 mars 2010 : Après avoir achevé les comptes de la paroisse, je rejoins don Lucio, de l'autre côté de la rivière qui coule en contrebas d'Italaque ; nous nous sommes donnés rendez-vous pour creuser quelques rigoles qui devraient enfin obliger les écoulements d'eau à faire leur lit autre part que dans le chemin de la garderie. Le terrain où il s'agit de travailler pratiquement réduit à l'état de marécage par sources et pluies, je me retrouve couvert de boue au bout du premier coup de pioche, comme prévu.

Après le déjeuner, soutien scolaire version développez votre créativité. Après le succès de la reprise, hier après-midi, ne sont venus cet après-midi qu'une dizaine d'enfants et de pré-adolescents. Après le goûter, une fois les locaux rangés avec l'aide des jeunes, je prends le chemin de Huari Huari, accompagné par une Panqara en pleine forme.

Je ne l'avais pas vu courir depuis sa dernière mise bas et son premier empoisonnement mais voilà qu'elle s'en donne à cœur joie. La lumière ocrée de fin d'après-midi transforme tout en or : les rochers où nous sautons, imprudents, la rivière que nous traversons dans un sens puis dans un autre, tumultueuse, les berges que nous atteignons tant bien que mal, verdoyantes, et jusqu'à certains des sommets qui enserrant la vallée, fiers et altiers. Heureusement, après être grimpés jusqu'à Huari Huari, nous tombons sur don Gabino, le catéchiste fantôme de Huari Huari. La bonne surprise, c'est qu'il a été nommé secrétaire général de Pantini, parce qu'il y possède un terrain ; inutile, donc, d'aller jusque là pour remettre aux autorités la les convocations à la rencontre préparatoire à la mission de Carême qui, si Dieu le veut, se déroulera dans peu de temps dans le secteur.

Samedi 13 mars 2010 : Ce matin, la visite à Acopata manque de tourner court ; à peine sommes-nous sortis, Violeta, Jesús et moi, de la Ringa, qu'un vieillard nous informe qu'il **n'y a personne** et que ceux qui ne sont pas dans les Yungas sont en train de travailler dans leurs champs... Inutile de dire que nous hésitons un instant avant d'entamer la descente vers le village. Toutefois, si près du but, ce serait stupide de ne pas tenter le coup. Et bien nous en prend car, au bout d'un bon moment d'attente, une quarantaine de personnes de tous âges se réunissent dans la petite école. Pendant que nous nous efforçons d'écouter la première lecture en aymara, rendue bien longue par un catéchiste qui ne manie pas bien la lecture de sa propre langue, un jeune enfle subrepticement sa main dans une marionnette à laquelle il fait aussitôt saluer le public à travers le petit théâtre disposé dans le fond de la salle. Rires. La mauvaise nouvelle, c'est que **don Pascual ne pourra probablement pas participer à la mission**, puisque sa femme est partie en voyage. Hélas, la communauté n'est pas particulièrement disposée à prendre en charge son fils et ses bêtes pendant le semaine de mission.

Lundi 22 mars 2010 : Ce matin devait commencer la mission paroissiale avec une douzaine de catéchistes. Deux qui sont pour ainsi dire venus par inadvertance s'échappent dès qu'ils pressentent que l'absence d'un grand nombre va multiplier leur travail. Il faut dire qu'hier après-midi, la campagne du Mouvement Au Socialisme battait son plein à Italaque et que le président du conseil municipal sortant a acheté les voix d'à peu près tout le village moyennant un certain nombre de caisses de bières...

Finalement, don Jesús part visiter au porte-à-porte la communauté de Milichina, et don Alberto celle de Pantini, pendant que j'attends les retardataires, en vain. En évitant de demander aux JMV de venir nous prêter main forte pour cette mission, comme à l'accoutumée, **j'entendais pousser les catéchistes de la paroisse à agir par eux-mêmes**, sans attendre une fois de plus une aide venue de l'extérieur. Reste maintenant à assumer les risques sciemment encourus...

Mardi 23 mars 2010 : Aujourd'hui, après une messe matinale, don Justo, le catéchiste de

Liani, s'étant joint à nous, nous nous répartissons sur trois communautés, préférant la jouer raisonnable car Justo commence tout juste à se former. Et puis, de toutes les manières, **à quatre, nous ne pourrons pas missionner les six communautés prévues au départ**. Étant donné le peu d'intérêt dont Italaque et certaines autres communautés ont fait preuve pour la préparation de la mission, disons seulement que ce n'est pas un drame.



La matinée est déjà agitée car don Alberto a les tripes en folie. Mais, après l'atelier sur *Exode 3, 7-14*, au moment où le jeu de la libération bat son plein dans le patio, les choses se compliquent : **Alberto est au plus mal**. Quelques uns invoquent une crise de foie provoquée par une colère mais la plupart croient dur comme fer qu'il s'agit de *k'arisiri*, vous savez cet être imaginaire qui est sensé retirer la graisse de vos hanches, la nuit ; le symptôme le plus clair serait qu'Alberto se cache le visage... Mais, une fois notre homme allongé sur le lit du professeur de la petite école primaire, nous poursuivons avec Justo, par un temps de prière où chacun signe une alliance avec Dieu, inspirée de la promesse faite par l'intermédiaire du prophète Jérémie : **« Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple »** (Jr 31, 33). Pour l'instant, Justo est à peu près incapable de traduire du castillan à l'aymara mais je m'efforce de lui faire lire en aymara la Parole de Dieu et les questions qui s'y rattachent. Il lui faudra encore bien de la pratique pour améliorer son niveau.

Après l'apthapi, Justo et moi montons à Huari Huari où l'on nous indique que nous étions attendus hier mais qu'aujourd'hui, tout le monde est parti travailler dans son champ. Nous reviendrons donc à 18h. Le temps de retourner à Italaque pour chercher un médicament qui pourrait calmer Alberto et de repasser par Pantini pour le lui apporter. Finalement, lorsque nous sommes enfin de retour à Pantini, notre homme vient de prendre le chemin de Milichina, sa communauté. Étant donné son état de santé, voilà qui inquiète un peu tout le monde. Mais Alberto ne veut rien savoir et continue son chemin.

Finalement, don Pedro et sa sœur doña Maxima acceptent d'accompagner notre malade jusqu'à ses pénates, ce qui suppose tout de même deux bonnes heures de marche et un retour de nuit, pendant qu'avec Justo, nous retournons à Huari Huari où la mission va enfin pouvoir commencer, même modestement. Disons seulement qu'il faut aimer monter et descendre... Du coup, nous arrivons à Italaque bien mûrs pour un dîner aussi frugal que la nuit s'annonce plantureuse.

Mercredi 23 mars 2010 : Aujourd'hui encore, après la messe de 8h, la formation des deux catéchistes autour du thème du jour et le déjeuner en fin de matinée, Jesús part pour Milichina, Justo et moi pour Pantini et Huari Huari. Là, après avoir souligné le dépouillement dans lequel les Hébreux durent quitter l'Égypte lors de la nuit de Pâque et **comment ils durent troquer la sécurité de possibles provisions contre la confiance en un Dieu qui ne manque pas d'alimenter ceux qu'il libère** (cf. Ex 12, 1-14), nous sortons du siège social étroit et inconfortable que la communauté a bien voulu nous prêter et profitons du soleil pour former deux équipes dont gagne celle qui, à l'appel de Justo, se libère du maximum d'objets possible : montres, casquettes, ceintures, sandales, tout est bon pour gagner en légèreté et comprendre que l'accumulation aliène au lieu de libérer. Au cours d'un temps de prière centré sur Ex 14, 18-30, un premier groupe joue le rôle des Israélites fuyant l'esclavage et un second celui des Égyptiens les poursuivant de leurs fouets, tandis qu'un enfant étend à deux reprises la main sur un oued, tel Moïse ouvrant et fermant un passage dans la Mer Rouge. Au moment où je lis que le Seigneur jeta à la mer chevaux et cavaliers, le groupe des Égyptiens se jette à terre de bon cœur, sous les rires des autres participants. Difficile de poursuivre la lecture en aymara.

Jeudi 24 mars 2010 : Aujourd'hui, l'atelier sur Ex 16, 11-18 met en lumière la fidélité de Dieu qui, loin d'abandonner les siens à la faim, leur procure la manne et les caillies. Après quoi chacun écrit sur des pains de carton un don par lequel Dieu alimente sa vie. Exercice qui n'est rendu possible que par l'entraide, car certaines personnes âgées ne savent pas écrire. Au cours du temps de prière centré sur le récit de la multiplication des pains du quatrième Évan-

gile (Jn 6, 3-15), tout le monde échange son pain avec un autre et médite ainsi sur un don de Dieu qu'il a peut-être déjà reçu mais pas encore cultivé ou qu'il n'a peut-être pas encore songé à demander. Ensuite, nous organisons les activités du lendemain ; la communauté ayant accepté de s'organiser pour une fabrication collégiale de petits pains cruciformes, Justo et moi donnons farine et levure aux trois mères de famille ayant accepté de prendre la tête de l'opération.

À Huari Huari, toutefois, après une attente plus longue encore que celle d'hier, Justo et moi décidons de quitter les lieux. Si les habitants de Pantini sont capables de laisser chaque jour la récolte des patates pour se réunir à 13h30, alors ceux de Huari Huari pourraient au moins être au rendez-vous à 16h, et ils ne le sont pas même à 17h15 !

Vendredi 25 mars 2010 : Arrivé hier soir à Italaque où il lui a été demandé de collaborer à la tâche pastorale, le père Aníbal concélébre ce matin avec moi la messe de l'Annonciation, au cours de laquelle nous ne manquons pas de prier pour toutes les filles de la Charité qui renouvellent leurs vœux en ce jour, avant de m'accompagner à Pantini.



Pendant l'atelier sur la dernière Cène (Mc 14, 12-24), qui me permet d'expliquer le quoi, le pourquoi et le comment de l'Eucharistie, Aníbal tente de confesser tous les candidats à la première communion, avec cependant plus de succès chez les enfants que chez les adultes. Pendant le temps de prière autour de Jésus Pain de Vie (Jn 6, 30-40), **les femmes qui ont élaboré hier soir les petits pains en forme de croix les présentent, en signe de nos vies offertes au Père**, sur une *inkuña* aux couleurs vives où je les bénis, puis elles les répartissent à tous les participants. Lesquels les échantent à l'exemple de celle de Jésus.

Une dernière tentative pour réunir la communauté de Huari Huari se soldant par un nouvel échec, nous honorons la présence de quelques uns par un temps de prière à la suite duquel je propose de

rattraper les ateliers manquants lors des prochaines visites mensuelles.

Samedi 26 mars 2010 : Ce matin, sachant qu'Aníbal me remplace à Italaque où il s'agit de donner à don Jesús et à don Justo la formation sur le thème du jour, je pars tranquille pour Saphía où j'ai été invité à dresser un **bilan des activités de la paroisse devant l'assemblée du canton**, qui, étant constituée d'une écrasante majorité d'hommes et de trois femmes d'Italaque, a tout de même pris le nom de Tupac KATARI et Bartolina SISA, figures de la résistance des peuples andins à l'oppression coloniale.

Après avoir salué tout un chacun, attendu patiemment la fin de la lecture du compte-rendu de l'assemblée antérieure et obtenu un aménagement de l'ordre du jour qui devrait me permettre d'arriver à Pantini en début d'après-midi, je prends la parole et présente alors **les faibles avancées et les nombreux reculs rencontrés dans le processus d'évangélisation** de la paroisse, après quoi il me faut bien évoquer **la fermeture du CEA** en tant que structure paroissiale, même si les professeurs Eddy et Mirna tentent d'en prolonger l'existence de manière autonome, dans les locaux du collège d'Italaque. Et ce en dépit de l'absence totale de soutien de la part de la municipalité ou du responsable districtal de l'Éducation Nationale. Sachant trop bien que je ne parle pas au hasard, le président du conseil municipal de Mocomoco évite soigneusement de défendre l'institution qu'il représente. Après quoi, je fais brièvement le point sur **le fonctionnement du projet Sayt'asim** et propose de répondre à d'éventuelles questions.

Et là, surprise : **les questions affluent**, en partie orientées vers la délivrance des certificats de baptêmes, encore considérés comme nécessaires pour un bon nombre de démarches administratives. Non content d'avoir affirmé à l'assemblée que je comprends parfaitement l'aymara – quand l'optimisme dépasse la fiction –, le président du conseil demande à un membre d'une secte d'origine protestante non contrôlée de ne pas s'en prendre directement à moi. Je n'en demandais pas tant, d'autant que les plaintes du contrevenant portent à faux car, depuis au moins quatre ans, le secrétaire paroissial délivre les certificats de baptême en tenant compte, non pas du rattachement

actuel des baptisés à telle ou telle Église mais bien du sauf-conduit que tout un chacun peut obtenir du catéchiste de sa communauté. Si bien que ceux qui se voient aujourd'hui refuser un certificat de baptême sont aussi bien des catholiques dont les catéchistes négligent de se présenter aux réunions mensuelles de formation, que des sectaires provenant de communautés dépourvues de catéchistes. Après avoir ajouté que, le jour où les sectes tiendront des registres de baptême, peut-être seront-elles en mesure d'offrir des certificats reconnus par le gouvernement, je remercie les autorités de m'avoir invité et leur suggère d'inviter également les pasteurs.

Enfin, l'assemblée passant au point suivant, je tente une sortie discrète mais essuie tout de même une salve d'applaudissements. Est-ce parce que j'ai préféré la clarté à la langue de buis si fréquente dans notre sainte mère l'Église et à la démagogie si courante chez nos dirigeants ? Ce qui est sûr, c'est que je repars plutôt content car, après tout, autre chose est de travailler pour les compliments, autre chose est de savoir les recevoir, ne serait-ce que de temps en temps.

Arrivé à l'heure à Pantini, je n'ai pas longtemps à attendre pour commencer **l'atelier sur le lavement des pieds**. Comme nous tâchons d'approfondir *Jn 13, 1-20*, doña Felicidad, toute analphabète qu'elle soit, manifeste une fois de plus son souci d'aider les uns et les autres à comprendre le mystère envisagé et les interroge avec insistance en aymara, en grand-mère bienveillante.

D'autres m'aident à traduire tel ou tel point, tels don Demetrio et don Pedro. Autrefois catéchiste, ce dernier a depuis longtemps disparu de la sphère paroissiale à cause d'une charge qui lui a été confiée mais au fur et à mesure de cette semaine de mission, il a peu à peu repris du poil de la bête, jusqu'à proposer aujourd'hui à sa communauté deux nouvelles sessions de préparation au baptême, l'une pour adultes et l'autre pour enfants. **L'une des visées secondaires de la mission consistait justement à renouer le contact avec les communautés dont les catéchistes se font rares et à envisager leur relève.**

Pour initier le temps de prière, cette fois centré sur la manière dont les premiers chrétiens formaient le Corps du Christ (*Ac 2, 42-47*), nous descendons jusqu'à la petite rivière qui coule en contrebas de l'école primaire. **Là, Demetrio, qui a préalablement été choisi pour jouer le rôle du Christ et sur les habits duquel les enfants ont ensuite pris le soin d'épingler des papiers portant le nom de tous les participants, lave les pieds d'une douzaine d'enfants.** Histoire de manifester qu'il appartient à chaque membre du Corps du Christ d'être au ser-

vice de tous. Cette fois, au cours de l'*apthapi* par lequel nous avons coutume de conclure chaque rencontre, chacun savoure les excellents petits pains en forme de croix préparés la veille. Une fois de plus, je rends grâce à Dieu pour le formidable atout que représente la convivialité communautaire en général et **la coutume de l'*apthapi*** en particulier, pour qui veut entendre le sens du mot « *communion* ».



Dimanche 27 mars 2010 : Les Italaquéniens participant de moins en moins aux messes dominicales, nous célébrons ce matin sur la place d'Italake la messe des Rameaux qui clôture la mission de Carême. Une mission qui n'a certes eu ni l'ampleur ni l'écho habituels mais qui a eu le mérite de nous remettre face à la torpeur des catéchistes et à l'indifférence des paroissiens. Mais, comme prévu lors de la mission, **c'est en brandissant leurs magnifiques huatachos** – croix confectionnées à l'aide de fleurs de roses, de dahlias, d'aromes, de géraniums – **que les habitants de Pantini, et**

dans une moindre mesure ceux de Huari Huari et de Milichina, prennent part à la procession tout autour de la place.



Monté sur son âne, le jeune Pedro joue Jésus acclamé lors de son entrée à Jérusalem. Grâce à la démultiplication des lecteurs, la proclamation de l'Évangile de la Passion en aymara se déroule dans de bonnes conditions. Un peu plus tard, **une petite vingtaine d'enfants et d'adultes de Pantini reçoivent la communion pour la première fois.** Enfin, après la messe, nous partageons tous le chocolat chaud préparé par doña Felicidad.

Tu ne parles pas ?